

## 10<sup>ème</sup> Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 04.09.2012

“A la porte du monastère on placera un sage vieillard, qui sache recevoir et rendre un message, et dont la maturité le préserve de toute oisiveté. Le portier devra avoir sa cellule près de la porte, afin que ceux qui viennent trouvent toujours à qui parler. Et aussitôt qu'on aura frappé ou qu'un pauvre aura appelé, il répondra *Deo gratias* ou *Benedic*”. Puis, avec toute la douceur de la crainte de Dieu, il s'empressera de donner réponse avec une charité fervente.” (RB 66,3-4)

Je reprends ce passage du chapitre 66 que nous avons déjà médité hier en faisant remarquer que le chapitre 66 est probablement le dernier d'une première rédaction de la Règle, raison pour laquelle Saint Benoît l'achève en disant : “Le monastère doit, autant que possible, être disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture. De la sorte les moines n'auront pas besoin de se disperser au-dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour leurs âmes. Et nous voulons que cette Règle soit lue souvent en communauté afin qu'aucun frère ne s'excuse sous prétexte d'ignorance.” (66,6-8)

Il est intéressant que la Règle se termine en affirmant en même temps l'importance de la clôture et la maturité de l'ouverture que chaque communauté devrait vivre. Saint Benoît terminait la Règle en faisant comprendre qu'une communauté est jugée par sa porte, c'est-à-dire le point de division et de communication entre l'intérieur et l'extérieur du monastère, entre la communauté et la société, entre l'intimité monastique et fraternelle de la communauté et son témoignage d'accueil. La porte est un symbole très riche, à tel point que Jésus va jusqu'à l'utiliser pour se définir lui-même : “Je suis la porte : quiconque entre par moi sera sauvé ; il entrera et sortira et trouvera un pâturage.” (Jn 10,9)

Saint Benoît a voulu justement que, à la porte du monastère il n'y ait pas un simple huisserie ou, comme aujourd'hui, une télé-caméra. Il a voulu qu'il y ait un sage vieillard, rempli de la “douceur de la crainte de Dieu”. La porte du monastère était le point où la communauté exprimait, à travers la manière d'accueillir de ce moine, sa capacité d'éducation à une relation équilibrée entre appartenance monastique et accueil, entre silence et parole, entre prière et charité. Ainsi, de même qu'on pouvait parvenir à une assez grande maturité dans la vie fraternelle pour pouvoir choisir la vocation érémitique (cf. RB 1,3-5), on pouvait également arriver à une assez grande maturité dans l'appartenance à la communauté, dans la clôture, pour pouvoir vivre en marge, à la porte, en contact permanent avec ceux qui viennent de l'extérieur. Saint Benoît semble préférer cette seconde maturité, parce que s'il mentionne la maturité de l'ermite au début de la Règle, c'est à la fin qu'il nous présente la maturité et la sagesse du moine portier, presque comme l'accomplissement de tout le chemin monastique qu'il propose.

Il est évident que nous ne pouvons pas tous terminer notre vie monastique comme portiers du monastère. C'est plutôt une indication symbolique du type de maturité humaine et spirituelle auquel le chemin de la Règle devrait nous conduire. Je la qualifierais de maturité de communion en Dieu avec tous. Pour le sage vieillard portier, le contact avec les autres n'est plus cause de dissipation, de distraction, mais une occasion continue de dire ‘oui’ au Seigneur, d'accueillir le Christ avec gratitude. Il répond en effet “*Deo gratias*” à celui qui frappe et au pauvre qui appelle, c'est-à-dire qu'il vit avec gratitude la ren-

contre avec l'exigence et le besoin de l'autre. Il leur répond "*Benedic – bénis-moi*" : il les accueille donc comme une bénédiction divine pour lui et pour le monastère.

Cette joyeuse gratitude à accueillir l'autre, surtout s'il est pauvre et donc n'apporte rien d'autre que soi-même, est la charité qui se rapproche le plus de la charité de Dieu, de la gratuité de Dieu qui se réjouit de créer et d'accueillir chaque être humain. Aucun homme ne peut donner à Dieu quelque chose que Celui-ci n'ait pas déjà, quelque chose que nous n'ayons pas reçu de Dieu lui-même. Pourtant, la joie de Dieu est de pouvoir nous accueillir, est que nous allions à Lui, que nous L'aimions, que nous revenions chez Lui. Au début du prologue de la Règle, il est fait allusion au fils perdu qui retourne à la maison du Père plein de bonté pour vivre dans l'obéissance (Prol. 2). Chaque moine est ce fils qui, entrant au monastère, revient à la maison. À la fin de la Règle, ce fils perdu, grâce à l'obéissance à la vie de la communauté, a mûri au point de devenir lui-même un "*pius pater – un bon père*", un père plein de mansuétude qui accueille avec joie tous les enfants perdus qui se présentent à la porte du monastère. C'est cette paternité qui lui permet, "avec toute la mansuétude de la crainte de Dieu" de "s'empresser de répondre avec la ferveur de la charité – *reddat responsum festinanter cum fervore caritatis*" (66,4).

Hier je citais la phrase d'un personnage de Dostoïevski : "Il faut, absolument, que chacun ait un endroit où on le prenne en pitié." (*Crime et châtement*, Première partie, II). Cet endroit n'est pas tellement un lieu, mais un rapport, une relation, une amitié. La véritable paternité, la véritable maison dans laquelle tout homme voudrait et devrait être accueilli est la joie de vous voir de celui qui vous ouvre la porte. On se sent chez soi, on se sent accueilli si celui qui vous accueille vous surprend par la joie et la gratitude que lui donne votre présence. La même joie débordante que le père de la parabole du fils prodigue veut transmettre à tous : au fils revenu, aux serviteurs, au frère aîné (cf. Lc 15,23-24.32). La "ferveur de la charité" que mentionne ici saint Benoît est au fond cette joie de pouvoir accueillir et aimer l'autre comme un don de Dieu, quoiqu'il en soit. Saint Benoît en a pris conscience à la fin de son expérience d'ermite à Subiaco, quand il a reçu à Pâques la visite inopinée du prêtre qui lui apportait à manger : "Maintenant, je sais que c'est Pâques aujourd'hui, puisque j'ai la joie de te voir !" (Grégoire le Grand, *Dialogues II*, ch. 1). Cette rencontre et cette expérience de communion dans le Christ se révèle au jeune Benoît comme un accomplissement de la solitude érémitique, et la figure joyeusement accueillante du moine portier incarne justement cette conscience et cette expérience mûre de la recherche monastique de Dieu.

Maintenant, nous sommes tous conscients que cette charité n'est pas facile. Peut-être pas tant envers les gens de l'extérieur que vis-à-vis des frères et sœurs de notre communauté. Combien de fois il m'arrive de trouver des moines et moniales qui ne veulent plus avoir à faire à tel frère ou sœur de leur communauté. On est loin de la joie d'accueillir l'autre ! Mais cette joie pour l'autre est, comme je le disais et comme nous le fait comprendre saint Benoît, la vraie maturité de la charité en nous, la maturité accomplie de notre vocation monastique, parce que c'est comme vivre la gloire de la communion trinitaire dans les relations humaines. C'est une maturité et surtout une grâce, à laquelle nous sommes appelés à nous ouvrir tout au long du chemin de notre vie. Cependant, il est important d'être conscients que nous sommes appelés à cela, que c'est là notre maturité et notre sagesse, et que c'est à cela que nous mène la crainte de Dieu vécue avec mansuétude, nous laissant avec docilité conduire et guider par Lui vers la plénitude de la charité.